

## Lait amer

Elsa Pépin

---

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61661ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pépin, E. (2009). Lait amer. *Moebius*, (123), 87–94.

## ELSA PÉPIN

### *Lait amer*

Manuel me tient la main si fort que la marque de ses ongles s'imprime sur mes phalanges. Plus je crie, plus sa main se referme sur la mienne, mais la douleur persiste.

Quand mes contractions affolées m'ont prise d'assaut, je n'ai pas souffert : j'ai voulu mourir, quarante fois ! Lorsque mes eaux ont crevé et que j'ai été admise à l'hôpital, j'avais déjà cogné à la porte des Enfers et parcouru en long et en large le royaume d'Hadès. Debout sur le trottoir enneigé, en face de la voiture qui devait m'emmener à la maternité, j'ai senti une vague me déchirer les entrailles et j'ai souhaité qu'un tsunami me charrie vers une île de quiétude. Ecartelée sur le lit d'hôpital en face d'une joyeuse équipe d'infirmières m'exhortant à pousser, j'ai réclamé tous les narcotiques de la terre pour stopper le geyser de douleur qui jaillissait de mon ventre. Je me confondais avec le spasme qui transperçait mon corps. J'ai menacé les médecins de venger toutes les femmes soumises au rituel barbare de l'accouchement, mais je vous fais grâce des injures que je leur ai crachées à la figure. On m'a fait prendre un bain avec Manuel, pour, disait-on, adoucir mon calvaire. J'ai souhaité me noyer dans cette eau, car la douleur, cette bête têtue, ne voulait pas me lâcher.

Ainsi va le cycle de la vie. J'ai cru mourir, et tu es né. Le mot « mère » vient du mot latin « *mater* », et son homonyme, le verbe « mater », signifie « tuer ». Tiens, tiens, je trouve mon latin soudainement lumineux. Je porte la perte dans ma chair. Désormais, ce n'est plus moi, mais toi, l'enfant. Je suis ta maman, ta *mater dolorosa*, porteuse des hommes, des péchés et des souffrances. Un jour, mon bébé, tu me reprocheras peut-être de t'avoir mis au monde.

Je suis la cadette d'une famille de cinq filles. Dans ce clan de gonzesses, j'ai appris que les femmes tout à la fois se détestent parce qu'elles se ressemblent et s'adorent parce que chacune d'elle est unique. En future maman, j'ai reçu des conseils à la tonne et j'ai compté sur ma tribu de femelles pour m'orienter dans l'aventure de la grossesse. Maintenant que tu es là, je connais la solitude dans laquelle nous plonge la maternité. Comment dois-je te parler pour que tu m'entendes? Après combien de semaines feras-tu tes nuits? Saurai-je t'apaiser, moi qui suis de nature si inquiète? Et les couches, les biberons, les petits pots, l'habillage pour sortir dans l'hiver glacial? Je ne suis pas née mère. Avant de le devenir, j'ai dû apprendre à me connaître. J'arrive de loin, très loin.

J'ai d'abord été une enfant espiègle et casse-cou, toujours à fouiner dans les tiroirs, juchée sur une table ou plongée dans une armoire pour y créer le chaos. La petite fille téméraire et athlétique que j'étais s'est étrangement muée en une adolescente timorée. On m'a reproché mes imprudences, j'ai eu honte de mon audace naturelle et j'ai cherché à féminiser mon petit corps d'acrobate endormi dans l'enfance. Pendant que mes copines pubères déployaient leurs charmes de nymphettes, je désespérais de connaître l'âge nubile. En garçon manqué, j'étouffais dans mon corps d'adolescente qui tardait à mûrir. Un puits sec d'où rien n'émanerait, croyais-je. Dire qu'aujourd'hui tu es là, tout droit sorti de moi. Si tu savais comme j'ai eu peur de ne jamais trouver ton père! Quand mon ventre s'est mis à grossir, j'ai craint que, en face de nous deux, Manuel se sente à l'étroit. Je m'inquiétais: «Demain, quand tu seras là, pourrai-je t'étreindre sans t'étrangler? Quand tu vivras tes premiers chagrins d'amitié et d'amour, saurai-je te consoler et te laisser courir vers ceux-là même qui te voudront du mal? Le jour où tu ne voudras plus me parler, que tes secrets s'érigeront en murs, saurai-je écouter ton silence? Me chasseras-tu pour fonder à ton tour ta famille?» Et je me recouchais, lasse d'égrener mes doutes.

Mon clan, tout de femelles composé, avait cela de bon qu'il préparait aux combats. Ainsi, moi et mes sœurs, nous nous sommes efforcées toute notre vie de camoufler nos ressemblances, de boudier notre air de famille. Il fallait

à tout prix nous différencier, nous distinguer, et si nous n'y parvenions pas, nous nous vengions comme nous le pouvions. Quand l'une était douce, l'autre devenait dure. Si l'une excellait en chant classique, l'autre ne se consacrait plus qu'au hard rock.

Ma sœur aînée l'a eu facile. Marianne ouvrait le bal et improvisait son personnage. C'était une première petite fille modèle, sans tare apparente. Le champ était libre, croyait-elle, mais nos aïeules veillaient au grain. Leurs attentes sommeillaient en elles telles des semences prêtes à éclore au premier rayon de soleil. De notre mère, nous rejetions tout en bloc. À sa naïveté, nous opposions un scepticisme radical ; à ses airs ingénus, une ruse calculée à l'épreuve de tout. Dans notre quête d'identité, notre mère nous posait peu de problème. Il en allait autrement avec notre grand-mère : une femme sournoise, tantôt cruelle, tantôt adorable, qui criait noir lorsque nous disions blanc et qui jouait ensuite à la victime. Elle nous entraînait malgré nous dans ses petits jeux sadiques et réclamait ensuite qu'on la console si on s'était défendu trop violemment contre elle. Avant cela, il y avait eu nos arrière-grands-mères, des femmes à la maison, bourgeoises pendues aux domestiques et à la nounou. Jouissaient-elles de la liberté d'occuper leur temps à leur guise ? Leur oisiveté ne leur pesait-elle pas à ces femmes qui ne créaient rien d'elles-mêmes ? Affalées sur une chaise, les yeux mélancoliques penchés vers une fenêtre close, tapies dans leur salon tamisé, elles étaient des êtres de compagnie, des fleurs décoratives figées dans leur beauté factice.

Ma mère n'avait jamais vraiment travaillé, ni ma grand-mère du reste. Pourtant, ni l'une ni l'autre ne s'était senti une vocation pour la maternité ou la vie domestique. Plutôt impressionnistes avec leurs enfants, tantôt cajoleuses à l'excès, tantôt plus strictes que les pires matrones de l'histoire, elles jouaient les natures mortes, puis se métamorphosaient en de noires furies crachant leur venin à la face de leur marmaille épouvantée. Vaporeuses, elles fuyaient dans le songe ou le jeu, trouvant un ravissement dans les chimères éloignées du réel.

Marianne est la plus proche de cette lignée de femmes languissantes, dorlotées par leurs proches, du berceau au

cimetière. Elle a déniché dès l'adolescence un fils d'avocat, un pourvoyeur en quête d'une princesse qui poserait à ses côtés. Marianne a sacrifié la carrière pour la famille et enfanté quatre mouflets en moins de huit ans. Son renoncement n'est qu'artifice, son seul intérêt consistant à paraître dans les bras d'un homme riche. Nous avons toutes pressenti que, en tant qu'aînée, elle s'inscrirait dans la lignée des courtisanes obséquieuses qui nous avaient précédées. Le vrai combat viendrait après elle.

Virginie s'est timidement rebellée par un sabotage amoureux systématique et un isolement du monde contraire aux règles mondaines de notre famille. Sa fuite a choqué. Nous la trouvions lâche de s'être absentée sans affronter la critique des parents. Un vrai sacrilège ! Elle ne pouvait avoir d'enfant, disait-elle, mais on lui soupçonnait un penchant pour les amours saphiques qui, du reste, n'étaient scandaleuses pour aucune de nous quatre.

Le plus glorieux saccage fut l'œuvre de Sophie, la sœur du milieu, l'héritière indigne ayant converti sa déchirante position entre le clan des grands et celui des petits en une révolte sanguinaire, un rejet radical de toute appartenance familiale. Notre sœur mousquetaire, comme nous aimons l'appeler, vaillante guerrière, semait des explosifs sur son passage sans se retourner, filant en aveugle vers l'avenir comme une folle météorite. À seize ans, Sophie a troqué la ouate du nid domestique pour la terre battue de l'Afrique, puis s'est mariée à un photographe de guerre, un fantôme jouant au spectre du père, à peine présent à la naissance de ses deux enfants. Ce bouc émissaire fit bien l'affaire de nos parents réactionnaires, réjouis de vérifier, avec le couple bancal de Sophie, l'échec flagrant du progressisme.

Créative depuis sa conception non calculée, Gabrielle a pour sa part réinventé le rôle de la femme selon ses goûts. Cette délinquante a troublé la grossesse de notre mère stoïque, qui prétend que ses trois premières filles sont passées comme des lettres à la poste. « Pour faire l'originale », dit ma mère, Gabrielle a provoqué une césarienne, honteuse aux yeux de celle qui regarde son ventre balaféré avec un dédain tout à fait exagéré. Ma sœur vit dans une commune baba cool avec deux autres couples d'amis. Les sept enfants sont élevés dans un souci

de partage et d'égalité très sixties. Nul besoin d'élaborer sur le rejet total par nos parents de ce modèle abscons de la famille.

Vint ensuite la benjamine, en l'occurrence moi, dernier espoir de notre petite tribu, la boucle de l'histoire, un chapitre que chacun a voulu scénariser pour réparer les fautes qui ont été commises avant moi. J'ai toujours senti que je défrichais la terre ensemencée par les membres de l'arrière-ban familial qui, les yeux rivés sur moi, attendaient le miracle réconciliateur. Je n'ai pas marié Manuel, mais ma descendance devra porter son nom selon la stricte tradition chilienne. Après plusieurs essais, in extremis, je suis finalement tombée enceinte, à l'âge où mes ancêtres contemplaient déjà le fruit de leur abondante progéniture.

Tu es né dans la froideur, purgeant mon corps d'une sueur ancienne, pareille au suc d'un fruit mûri depuis longtemps. La suée du lignage serait-elle enfin expulsée? Mon corps s'est longtemps refusé à livrer son colis, à offrir ce qu'on attendait de lui, mais alors que je croyais crouler sous la pression de notre dynastie, j'ai senti poindre en moi la possibilité d'un recommencement. Je ne serais pas la clé de voûte de la famille. J'ai souhaité que tu sois l'initiateur d'une nouvelle génération, que tu réalises le rêve du Far West maternel et que, libéré des tares héréditaires, tu reconstruises le monde selon tes propres lois. Ce rêve a nourri tout mon saoul de dernière mère. Après moi, la délivrance des chaînes de la lignée.

On te pose sur ma poitrine. Je sens les pulsations de ton petit cœur, pareilles aux premiers battements d'ailes qui t'emmèneront un jour au large. À ton tour, tu refuseras mon héritage le temps venu. Pour exister, tu devras t'extraire non seulement du carcan de notre clan détraqué, mais aussi de mon legs. À peine sorti de mon ventre, déjà tu ne m'appartiens plus.

Manuel t'accueille les yeux saturés d'espérances. Il te voit déjà en champion de foot ou en artiste peintre plus doué que Picasso. Il prend ta minuscule frimousse entre ses mains de géant et te murmure à l'oreille un secret d'homme. Quant à moi, je vacille entre l'admiration et la peur, bousculée par un flot d'émotions, par des

poussées hormonales se succédant en rafales. Je perd pied dans ce corps ramolli, aussi vigoureux qu'une fougère fauchée par l'ouragan. Je ne trouve plus mes repères. Je ne me reconnais plus. L'infirmière vient vers moi pour me montrer comment t'allaiter. Elle découvre mon énorme sein et pose ta petite bouche sur ma tétine. Elle place mes mains : l'une sous ton dos, l'autre derrière ta tête. Rien ne se passe. Toi et moi, tétanisés, comme si la chaîne alimentaire était court-circuitée au moment où je t'offre à boire. Je suis un peu inquiète, mais on m'avait prévenue des difficultés de la première tétée. Et si ce caprice était un signe de ta forte personnalité ? Manuel semble moins calme, voire très anxieux de ton refus. Lui qui ne jure que par l'épicurisme et célèbre la jouissance de la chair, il veut un fils gourmand et vorace.

Après quelques tentatives désespérées, j'angoisse. L'infirmière te retire en me promettant un nouvel essai dans quelques heures. Ton père a beau me cajoler tendrement et tenter de m'injecter sa confiance, je défaille. Je souffre des élans de la montée de lait. Je veux être une mère digne, une noble pourvoyeuse. Je m'endors les bras dans le vide.

J'entre dans un four, mais je n'étouffe pas. La chaleur assoupit mon inquiétude, tel un baume sur une blessure ouverte. Autour de moi s'activent de rondes paysannes aux hanches spacieuses, chaloupant les unes contre les autres, occupant presque tout le lieu de leur chair olympienne, laiteuse, aussi moelleuse que les plumes d'une douillette. Entre les plis de leur anatomie proliférante, je me fraye un chemin, m'immiscant entre la graisse d'une cuisse et la courbe d'un bras grassouillet, me lovant contre un sein, au creux d'une épaule tiède, tel un Lilliput perdu dans les formes géantes de Gulliver. Ces femmes grasses s'affairent aux fourneaux, lesquels dégagent une tendre odeur briochée sucrant mes narines et m'ouvrant l'appétit. Leurs visages de bonté ont le teint rosé des Madones sans malice, fortes et belles sans être précieuses. Elles peuvent recevoir tous mes coups sans fléchir.

Mon estomac crie famine. Le plateau devant moi pue la nourriture en plastique. J'hume encore les dernières reminiscences des parfums tièdes de pains frais et de soupes fumantes de mon rêve. Manuel te tient dans ses

bras, tente d'adapter son corps à ta petitesse. J'essaie de me détendre pour t'inviter à boire et je pose tes lèvres à l'embouchure de mes mamelons endoloris. Ta bouche demeure immobile. J'essaie de te donner envie de boire à mes seins, mais tu refuses comme si tu étais résolu à t'auto-suffire ou à te laisser mourir. Comment puis-je rebuter le fruit de mes entrailles? Pourquoi ne bois-tu pas?

Le lendemain, l'infirmière te tend un biberon de lait stérilisé qui vient prendre ma place. Cela m'ampute de mon rôle de mère et me plonge dans une crise ontologique. Qui suis-je, si je ne suis pas une mère? Une nymphette issue de cette lignée de femmes-enfants que j'ai tenté de fuir? J'ai refusé de porter l'héritage de ces femmes, de te transmettre leurs tares. Voilà que la nature me le rend bien et qu'elle se venge. Pour devenir une vraie mère, il faudrait que je redevienne l'enfant espiègle, casse-cou que j'étais, qui n'avait pas froid aux yeux et regardait vers l'avant.

Je te regarde boire ton biberon, te rassasier sans moi. Tu boudes mon lait? À bien y penser, je te comprends. On se ressemble dans notre révolte. Ce lait est bien amer. Mon souhait a peut-être été exaucé.

